

EN MINEUR

Cher Henri Calet,

Je ne suis pas de ceux qui vous ont oublié. Plus simplement : je ne vous connaissais pas. Et encore, j'aurais très bien pu ne jamais vous connaître. Il a fallu qu'on m'amène à vous, à vos livres, comme cela arrive souvent. On a bien fait.

Voyez, on m'offre aujourd'hui une chronique et je ne refuserai pas l'invitation. Certes : j'en connais qui, en cette même place, en profiteraient pour gueuler bien fort. Et pourquoi pas. Mais ça n'est franchement pas dans ma nature. Pas plus que de parler clonage ou relapse. Alors voilà : une promenade dans le quatorzième, dimanche après-midi, m'a conforté dans l'idée que c'était de vous que je voulais parler. Vous qui, précisément, n'étiez pas de ceux qui gueulent bien fort. Et je vous aime aussi pour ça. Arrivé Place Edgar Quinet, j'ai cru deviner votre silhouette de marcheur impénitent, de faux touriste, de parisien, j'ai pensé à vos livres qui m'accompagnent ces temps-ci, *La Belle lurette*, *Monsieur Paul*, *Peau d'ours*, et ces chroniques qui vous faisaient vivre mais devaient bien surprendre vos amis de *Combat*. Comme tous ceux qui vous découvrent aujourd'hui, je me suis demandé comment on avait pu vous méconnaître, sinon vous oublier pendant un moment. J'ai songé à votre solitude, car non, vous n'étiez pas de ceux qui hurlent et s'engagent, brocardent leur grandes opinions et entrent en politique pour que les Panthéons ne les oublient pas. Vous ne comptiez que sur vos livres, toute votre humanité était là, dans vos histoires et votre pudeur, votre voix crue parfois, discrète toujours. " *Avant, on aimait ma fantaisie, ma naïveté. Mal noté aujourd'hui, pas sérieux, on me juge différemment. Ce qui faisait ma personnalité, fait maintenant ma faiblesse.* " J'imagine vos poches percées, vos semelles de plus en plus minces, les prix littéraires qui vous ignorent, la postérité qui se fiche de vous, avant qu'une poignée d'aficionados (il y a une justice en littérature) n'exhume votre souvenir si émouvant. " *Je suis déjà un peu parti, absent. Faites comme si je n'étais pas là. Ma voix ne porte plus très loin. Il faut se quitter déjà ? Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes.* " Ce sont là vos derniers mots.

Lorsque Deleuze évoque Kafka, il parle d'une voix mineure, je crois, et c'est, sous sa plume, un étrange et beau compliment.

Je ne me sens pas très assuré, moi-même, quoi que je n'aie franchement pas à me plaindre de l'attention qu'on a pour moi. Reste que je fais moins de bruit que les autres et n'ai que mes livres à tendre.

Les vôtres, en tout cas, s'ils m'aident à vivre, m'enseignent aussi qu'il n'est pas besoin de gueuler bien fort pour être lu et être aimé. C'est beaucoup.

Cette pudeur et cette voix mineure, je l'espère, auront bien droit de cité dans une chronique.

Arnaud Cathrine